

# Pour le Souvenir du Camp de Rieucros

N° 30 JUIN 2020

Il n'y a pas d'avenir sans mémoire. *Élie Wiesel*

## É d i t o

L'histoire du camp de Rieucros s'inscrit dans l'histoire plus large des systèmes concentrationnaires.

Certains esprits délibérément optimistes ou résolument tournés vers l'avenir s'étonnent parfois de l'entêtement, qu'ils qualifient de rétrograde voire de morbide, de ces associations attachées à exhumer les décombres d'un passé tumultueux.

Certes, mais plus le passé s'éloigne, et plus il nous place dans l'impérative nécessité de lui restituer l'âme que des faits objectifs, désormais bien connus pour Rieucros, ont tendance à couvrir d'un voile.

Cette âme qui se révèle à travers les témoignages que l'on peut encore recueillir de ces femmes et de ces hommes alors "indésirables", qui ont souffert de cet enfermement, mais aussi de ces témoins plus ou moins conscients qui se trouvaient hors les barbelés et qui participaient peu ou prou de cette histoire.

Nécessité également en ces temps où mémoire et histoire ne font pas bon ménage, voire se confrontent, où le pèlerin de la mémoire fait l'objet souvent de railleries, quand ce n'est mépris ou simplement indifférence, où certains activistes se servent de mémoires artificielles comme moyens d'imposer leurs vues, où d'autres se donnent bonne conscience en se drapant dans ce qu'ils appellent « *le devoir de mémoire* ».

Mais au-delà de ces évidences, c'est la conscience collective qui est interpellée.

L'histoire du camp de Rieucros est un épisode de l'histoire de Mende, un vécu de ses habitants d'hier, un vécu aujourd'hui épars et diffus, mais présent dans l'édifice d'une histoire collective ô! combien *taisante*.

Non, ce ne sont pas les trépassés qui viennent nous hanter, ce sont les lacunes laissées en nous par les secrets des autres.

Sur le chemin de mémoire, nous ne pouvons être de simples explorateurs du passé, il ne s'agit pas non plus de remuer les cendres de l'humiliation des uns, ni de vouer les autres à la géhenne.

Il s'agit de recueillir et porter la parole de ceux qui nous transmettent, par leurs écrits ou leurs témoignages directs, simplement ce qu'il convient de désigner par : leur humanité.

Telle est la condition qui permettra aux habitants de Mende de s'approprier un pan de leur histoire, une parcelle de conscience collective, mais sa mise en œuvre requiert leur consentement, exige le don d'un peu de leur âme.

Dans *Les Métamorphoses*, tragédies mises en poésie, Ovide au premier siècle proclame : *Tempus edax rerum*, le temps rongeur de toute chose ! Par ces mots, il appelle à la vigilance, non sans avoir précisé : *omnia mutantur, nihil interit*, tout change, rien ne meurt !

Michel Chomiak de Sas



## S O M M A I R E

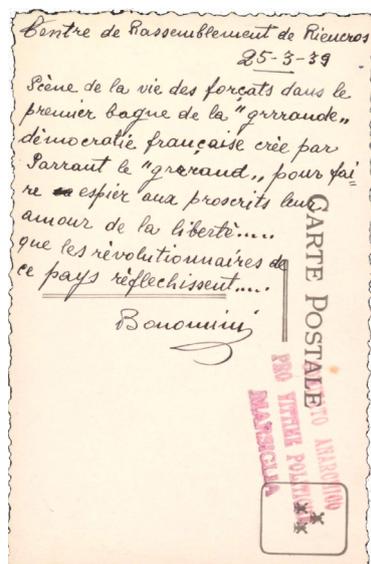
Édito	1
Ernesto Bonomini	2
Première visite au camp de Rieucros	3
Avez-vous lu Eva Heyman ?	4
Elisabeth Kühnen	6
Nouvelles de l'association	8

# Ernesto Bonomini et le « bagne » de Rieucros

**E**rnesto Bonomini se réfugie en France, en 1922 « après la marche de Mussolini sur Rome <sup>1</sup> ». Les engagements de ce jeune anarchiste - il a 19 ans - sont significatifs des tourbillons politiques qui ont agité l'Europe entre les deux Guerres. Ils soulignent aussi l'évolution des mesures prises par la III<sup>e</sup> République au sujet des étrangers.

En 1924, ayant tiré sur un journaliste fasciste italien, qui meurt de ses blessures quelques jours plus tard, Bonomini est condamné à huit ans de travaux forcés par la cour d'assises de Paris. La peine est commuée et il est libéré de la prison de Riom en février 1932. Il ne défère pas à son ordre d'expulsion (prononcé au moment de son procès), est arrêté accidentellement, connaît un mois de prison, d'où il « adresse [au ministre de l'Intérieur] un suprême appel à la Démocratie Française, dernière tranchée des libertés et sollicite sa généreuse hospitalité ».

On le trouve en 1933, prêt à être embauché par un entrepreneur du bâtiment - possibilité que souligne la LDH (ligue des droits de l'homme) dans un courrier au ministre de l'intérieur. Il fait partie des militants en faveur desquels la CGT sollicite une bienveillance. Refusé, répond Marcel Régnier, le ministre de l'intérieur, au secrétaire général Léon Jouhaux, en 1935.



La suite, ce sera l'engagement d'un libertaire en Espagne :

« Forcé de me cacher à Paris sous une fausse identité où, grâce à la solidarité de la Fédération du Livre française j'ai pu exercer ma profession de correcteur-typographe dans les principaux journaux de la capitale, en juillet 1936 j'accour-

rais en Espagne lutter contre le fascisme auquel j'ai voué une haine perpétuelle ».

Selon un rapport de police, Ernesto Bonomini aurait été délégué du gouvernement de la généralité de Catalogne, « chargé du contrôle des services de police et de l'examen des étrangers volontaires pour les milices antifascistes espagnoles ». Lui-même parle du sens de son engagement :

« Militant libertaire j'ai collaboré étroitement dans ce pays avec la Fédération anarchiste ibérique et la Confédération nationale du travail d'Espagne. Avec ces organisations, je devais dès les débuts me trouver en désaccord profond avec le parti communiste de ce pays, autrement dit avec la Troisième Internationale.

Aussi, dès l'intervention stalinienne dans la tragédie ibérique je me trouvais entre deux feux. J'ai participé activement à la semaine sanglante de mai 1937 de Barcelone où mon ami le professeur Camillo Berneri a été fusillé par la tchéca de Staline et où j'ai failli subir le même sort. Avec d'autres de mes camarades, j'assurais, à la mort de mon ami, le travail rédactionnel du journal "Guerra di classe" en langue italienne publié à Barcelone où j'ai mené une campagne sans merci contre la trahison de la III<sup>e</sup> Internationale. Cette organisation ayant pris la direction de la résistance républicaine espagnole, en avril 1938 j'ai dû fuir l'Espagne ».

« Il me serait donc impossible de retourner dans ce pays », poursuit-il, de la prison de Rouen - il a été arrêté incidemment le 1<sup>er</sup> juin 1938, après son retour d'Espagne.

Mais, en France, la législation concernant les étrangers a changé. Le décret-loi du 2 mai 1938, estimé honteux par toute la « gauche » française, contient paradoxalement un article susceptible de contrecarrer son expulsion. S'il est un réfugié politique - ce dont témoignent de nouveaux courriers, à l'été 1938, de la LDH et de la CGT -, si le retour en Italie le met en danger, s'il montre avoir vainement essayé de se rendre dans d'autres pays, il ne devrait pas être expulsé de France, mais assigné à résidence.

La suite nous est connue: le décret-loi du 12 novembre 1938 a prononcé la création de camps destinés à « rassembler », les personnes assignées à résidence, afin de mieux les contrôler.

C'est ainsi qu'à sa sortie de prison, Ernesto Bonomini est escorté à Rieucros, « centre spécial de rassemblement, réservé aux étrangers indésirables qui ne peuvent déférer à la mesure d'éloignement prise contre eux », comme l'écrit le ministre de l'intérieur au préfet de la Lozère, le 9 février 1939. Et d'ajouter qu'il convient de « tout mettre en œuvre pour leur faire quitter le territoire ».

Nous sommes le 4 mars 1939. Ernesto Bonomini est intégré à l'une des équipes chargées des travaux d'aménagement du camp de Rieucros.

Il va lancer une alerte en confectionnant des cartes postales<sup>2</sup>. Au recto, on peut l'y voir en compagnie de Giovanni Piazza, Guglielmo Ricci, et Vittorio Mani-

ni, revêtus d'habits de travail, les outils à la main. Au verso, il écrit : « Centre de rassemblement de Rieucros, 25-3-39. Scène de la vie des forçats dans le premier baigne de la "grande" démocratie française créée par Sarraut le "grand..." pour faire expier aux proscrits leur amour de la liberté... Que les révolutionnaires de ce pays réfléchissent ».

Depuis son courrier de 1932 au ministre de l'Intérieur, le ton a bien changé : Ernesto Bonomini n'attend plus rien de la République française.

Clin d'œil aux « révolutionnaires » ? Le baigne avait été une pénalité de l'air libre : il était possible de s'en échapper. Le 11 mai 1939, Ernesto Bonomini et Guiseppe Pi-

cone – lui aussi, qualifié « d'anarchiste dangereux » par l'administration - s'échappent « furtivement », c'est-à-dire sans bruit et sans violence, dans une torpédo bâchée de couleur beige.

Leur fuite a manifestement été aidée de l'extérieur.

Michèle Descolonges

1/ Les citations en italique sont extraites des courriers d'Ernesto Bonomini, qui figurent dans le dossier établi à son nom par la sûreté générale. AN, 19940434/476.

2/ Conservées par l'Institut international d'Histoire sociale d'Amsterdam.

**Je m'appelle Catherine et je suis la fille de Renée, une jeune internée tchécoslovaque (de la Slovaquie d'aujourd'hui) du camp de Rieucros, mon témoignage n'est pas scientifique, il vient du cœur.**

Que c'est bizarre ce confinement ! Je suis en train de traduire le carnet que ma mère, Renée Mittler, 20 ans, à l'époque, a écrit au camp de Rieucros en juillet-août 1940.

Et ces pages que je traduis sont comme une conversation avec elle à travers le temps. Elle s'adresse à moi : « Pour ma fille, je voudrais toutefois qu'elle ne connaisse pas si tôt ce qu'on appelle "connaître la vie". » C'était une jeune fille. Dire qu'elle croyait connaître la vie parce qu'elle était internée au camp après avoir fui le nazisme. Elle ne savait même pas si elle aurait une fille un jour. Cette phrase est un beau cadeau. Tout le journal en est un.

Moi aussi je suis confinée aujourd'hui. Mais ce qu'elle a vécu me semble beaucoup plus dur. Je ne sais pas quand ce texte paraîtra mais je n'aurais pas écrit la même chose il y a six mois, avant la crise du coronavirus, car j'ai l'impression de connaître aussi la privation (relative) de liberté.

J'ai suivi une visite guidée du camp le dimanche 6 octobre 2019, à l'occasion de la venue d'Annette Wiewiorka et Michèle Descolonges, une historienne et une sociologue passionnantes. Ce fut un choc car je ne connaissais presque rien de l'existence de ce camp, et je venais d'apprendre que ma mère y avait été internée. Depuis j'ai lu le carnet de Teresa Noce, paru en décembre aux éditions le bousquet-la barthe, et d'autres livres, comme celui de Mechtild Gilzmer *Camps de femmes*, Éditions Autrement, les publications de l'Association Pour le Souvenir du Camp de Rieucros.

Et me voilà dans une situation où tout cela prend un sens. Celui d'une aide dans mon confinement, qui me devient tout relatif. Je me sens proche d'elle, une fois de plus. Dans ma retraite forcée, j'ai un but, traduire son journal. Je me replonge dans ce témoignage.

Son expérience débute par un état d'abattement. Son découragement le premier mois est terrible, car elle vient

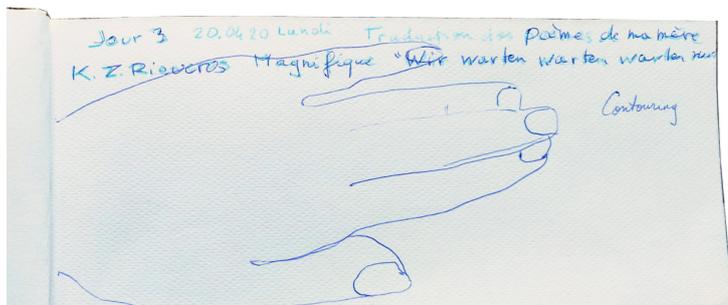


Renée Mittler

d'être arrêtée dans une rafle et elle se sait innocente ; elle est désespérée. Elle exprime son désarroi par des poèmes. Par la suite elle s'habitue à sa situation et commence à tenir son journal, à lire et à réfléchir, à discuter et presque en même temps, elle entreprend de travailler dur pour gagner quelques francs en faisant les corvées du camp, jusqu'à en tomber malade. Mais devenant active, elle sort de sa torpeur. Elle va se lier d'amitié avec d'autres internées, faire de la gymnastique, apprendre le français, l'anglais, la belote, le Gin-Rummy, et même à lire l'avenir aux autres, ce à quoi elle ne croyait pas vraiment, mais pour une bonne cause, pour leur remonter le moral. Bref, elle va crescendo vers la vie.

Je prends la liberté de comparer nos situations, même si moi, sa fille, je suis grand-mère maintenant, et elle qui est ma mère, était une jeune fille alors.

Moi aussi, j'ai éprouvé un choc, le vendredi 13 mars 2020 quand on a décrété le confinement à Genève. Le lendemain, j'ai été hyperactive. Puis déprimée pendant une semaine j'étais incapable de lire ni d'écrire. La deuxième semaine, ça allait un peu mieux, et la troisième j'ai pu recommencer à vraiment écrire, à aider les autres par internet, bref à être active sans sortir de chez moi. Cette



Ma main avec une ligne d'un poème écrit, par ma mère, au camp.

expérience me rapproche de ce que ma mère a vécu à Rieucros. L'internement pour elle, le confinement pour moi, c'est quand même étrange.

Mais que s'est-il passé le 6 octobre 2019? Il y a eu la conférence d'Annette Wiewiorka à Mende le lundi soir, la rencontre avec les lycéens le mardi 7 au matin, et ce fut l'occasion pour moi de connaître toute l'équipe mendoise et surtout de visiter le camp dont je venais d'apprendre l'existence au mois d'avril 2019. J'ai enfin vraiment déchiffré les carnets de ma mère en allemand, ce qui explique que je les avais seulement parcourus. Et pourquoi les ai-je lus alors? Pour finir mon premier livre « Le goûter rue Paradis ».

Dès que j'ai découvert l'existence de l'association Pour le Souvenir du Camp de Rieucros, j'ai appelé, le cœur battant, et des voix chaleureuses, celle de Mado, puis celle d'Anne-Marie, m'ont encouragée à venir de Genève. Mais partir seule en voiture demandait une petite préparation.

- Je prends quelle autoroute? demandai-je.
- Autoroute? répète ironiquement Anne-Marie. Je comprends alors qu'il n'y en a pas. Pas de train non plus de Genève. Mais cela ne fait rien. J'étais impatiente de découvrir ce lieu.

Déjà le voyage me parut très beau. Venant par Montélimar à travers le paysage changeant de l'automne, le parc national, la rivière, tout me donnait envie de m'arrêter.

Mais je continuai.

L'accueil d'Anne-Marie Savajol-Artès, la présidente, de Mado Deshours, la trésorière et, de Nicole fut très amical, je ne l'oublierai jamais. Les conversations, les balades, la beauté de Mende, la vieille ville et ses maisons moyenâgeuses, la croix qui la surplombe, cette cave du XI<sup>e</sup> siècle qui était l'ancienne synagogue, les visites sur les collines de Rieucros, tout cela a fait de ce séjour inoubliable un moment mêlant l'amitié et les sciences humaines, les vestiges du passé et l'imaginaire. Mon émotion en gravissant le sentier du souvenir est indicible.

Ma mère est décédée le 11 août 2002 à Monaco. Et quand je lis son carnet en 2020, c'est comme si elle me parlait, je reconnais son style, ses idées. Alors d'être dans ce lieu qu'elle décrit si bien, où elle a passé trois mois essentiels de son existence, me rapproche d'elle. Et mes amies l'ont deviné et m'ont laissé me recueillir en bas devant la stèle qui marque l'entrée du camp. Michèle Descolonges m'a apporté une vision amicale d'historienne sur ce carnet. Et Bernard Vanel, qui a traduit le carnet de Teresa Noce, est aussi une belle rencontre. Je repars avec le cœur rempli de souvenirs, de ces jours qui ont passé très vite. À l'heure où j'écris, je ne sais pas de quoi demain sera fait, nous sommes en pleine pandémie du Covid 19, mais j'espère revenir à Rieucros sur les traces de Renée. Portez-vous bien!

Catherine Cohen, Genève, le 12 avril 2020

L'auteure de ce témoignage vient de publier « Le goûter rue Paradis » sur le destin de sa famille au XX<sup>e</sup> siècle à travers l'Europe en passant par le camp de Rieucros.

Edition des Sables-Genève- 2020



Porche de l'ancienne synagogue (fin XV<sup>e</sup>-début XVI<sup>e</sup>)

## Avez-vous lu Eva Heyman ?



**E**n 2019 est né un curieux objet mémoriel : **eva.stories**. Mati Kochavi, un entrepreneur israélien, et sa fille Maya en sont à l'origine. Taraudé par la disparition des dernières générations ayant vécu la Shoah, inquiet de la transmission de la mémoire, il a décidé de s'adresser aux

jeunes générations via le réseau social Instagram. Le 2 mai 2019, pour Yom HaShoah, jour du souvenir de la Shoah en Israël, a été lancée eva.stories. Les Kochavi ont sélectionné le journal intime d'une adolescente victime de l'extermination. Leur choix s'est porté sur Eva Heyman, juive hongroise de 13 ans. Ils ont transposé cet écrit en « stories » c'est-à-dire en courtes vidéos qu'Eva aurait pu poster si elle avait disposé d'un téléphone portable et d'Instagram.

- À ce stade de l'article, pour tout-e lecteur-trice qui souhaite avoir sa propre opinion, il faut simplement télécharger l'appli Instagram et consulter ensuite les pages eva.stories.

Nous voilà donc plongés dans la ville d'Oradea, hongroise en 1944 (sous le nom de Navy-Jarad) et aujourd'hui en Roumanie, à suivre les dernières se-

maines de vie d'Eva et de sa famille, de février à juin. Elle a alors 13 ans, habite chez ses grands-parents qui s'occupent d'une pharmacie; ses parents sont divorcés et sa mère vit à Budapest avec son compagnon. Ces derniers les rejoignent au cours du mois de mars. Ils sont enfermés au ghetto le 15 mai puis déportés à Auschwitz début juin. La mère d'Eva et son mari échappent à cette déportation: ce sont eux qui publieront le journal d'Eva après la guerre, en 1948, sous le titre *Ma fille Eva*<sup>1</sup>.

Le rôle d'Eva, comme la plupart des personnages importants, est interprété par une Anglaise; la « story » est donc tournée dans cette langue. Les figurants sont en général ukrainiens, pays où tout a été filmé, à hauteur d'enfant, avec un téléphone portable. Le coût est estimé à 5 millions de dollars, entièrement financé par Kochavi, sans soutien de l'État ou des institutions mémorielles. La réalisation, les décors, les costumes sont soignés.

En 28 épisodes, les derniers moments de la vie d'Eva défilent du 13 février au mois de juin 1944: son anniversaire, les personnes qui comptent pour elle, l'arrivée des nazis, son enfermement dans le ghetto puis sa déportation, les dernières images étant dans le convoi qui l'emmène à Auschwitz.

Le visionnage de cette « story » soulève de nombreuses questions, à des niveaux différents.

Pour une professeure d'histoire, c'est assez difficile à regarder. Certes, l'adaptation d'un récit à l'écran oblige à des artifices comme on en trouve dans la série *Holocauste*, le film *La Liste de Schindler*, etc. Mais il est très pénible de constater les écarts avec la réalité historique. Dans la « story », le drapeau nazi apparaît à Oradea dès le mois de février 1944; or les nazis ne sont présents en Hongrie qu'à partir du 19 mars 1944, et pas avant le 25 mars 1944 à Oradea. Cela signifie que l'action du gouvernement hongrois, et sa politique antisémite sont passées sous silence. C'est aussi le cas dans la suite de la « story » où la collaboration et le rôle des Hongrois dans la déportation des juifs ne sont jamais évoqués. Ce parti pris interroge. Sur une population juive hongroise de 800 000 personnes, 565 000 ont été exterminées: pourquoi cacher au public de la « story » la part de responsabilité des autorités hongroises dans ce massacre ?

En tant que lectrice du journal d'Eva, j'ai été plus que surprise des libertés prises avec le récit de cette adolescente. Citons par exemple le cas de Marta, la cousine d'Eva: celle-ci a fait partie des premiers expulsés-déportés en Pologne en 1941, à Kamenetz-Podolsk en Pologne, en raison de la nationalité étrangère de son père, originaire de Bucovine. Eva est hantée par son souvenir et se dit plusieurs fois qu'elle ne veut pas finir comme sa jeune cousine. Pourtant

la « story » montre cette cousine bien vivante en février 1944 où elle est arrêtée le jour de l'anniversaire d'Eva. La « story » présente également le moment où Eva doit porter l'étoile jaune pour la première fois, le 31 mars, dans une scène où la jeune fille laisse éclater sa rage et ses pleurs; dans le journal d'Eva, c'est la grand-mère qui a une crise de nerfs. L'arrivée des nazis à Oradea se fait par un défilé auquel Eva assiste devant son école; rien de tel dans le récit d'origine. En revanche, l'aide dont la famille bénéficie de la part de non-juifs, comme la cuisinière de la famille et la nourrice, n'apparaissent pas à l'écran. On aperçoit de façon fugace la voisine, Mme Jacobi, qui a proposé de cacher Eva, mais la scène est peu explicite.

Pourquoi de tels écarts avec le récit original? Risquons une hypothèse: pour les auteurs de la « story », à travers la figure d'Eva, c'est l'expérience de la persécution vécue par tous ces jeunes Juifs de Hongrie qu'ils voudraient rassembler, d'où les libertés prises avec la chronologie.

Pourquoi ne pas montrer plus explicitement le rôle des Hongrois, ceux qui ont collaboré et ceux qui ont tendu la main aux Juifs? Comme si deux mondes s'opposaient, aux frontières nettement tracées: « Nous » (les Juifs) et « Eux » (les persécuteurs), ce qui ne laisse pas l'espoir de recevoir de l'aide, ni d'échapper à ce destin funeste. Est-ce un message à l'adresse des Israéliens d'aujourd'hui, pour insister sur le fait que les Juifs ne peuvent compter que sur eux-mêmes? Bien qu'enregistrée en anglais, la « story » a d'abord été diffusée en Israël, sous-titrée en hébreu.

Comment réagissent les jeunes lorsqu'ils visionnent cette « story »? À ce jour elle compte 1,3 million d'abonnés, principalement en Israël et dans le monde anglophone: c'est un véritable engouement. Ayant contacté d'anciens élèves, cinq ont accepté de la regarder (en anglais) et de me faire part de leurs remarques. Tous ont trouvé cette story très jolie à voir et surtout très émouvante; ils n'ont eu aucun problème à aller jusqu'au bout. Certains ont remarqué toutefois le comportement assez caricatural de certains personnages, mais, en raison des ambiguïtés de la « story », aucun n'a identifié les premiers persécuteurs de la famille Heyman comme étant des Hongrois. Tous ont trouvé que la « story » permettait de ressentir l'Histoire, qu'elle s'était incarnée dans cette jeune fille, certains ont pleuré lorsqu'elle est envoyée au ghetto puis déportée. Le débat entre élèves a surtout été de savoir s'il fallait l'utiliser avant ou après un cours d'histoire, mais tous l'ont jugée utile, en particulier pour la compréhension du ghetto.

En Israël, Eva.stories a bénéficié d'une campagne de promotion au plus haut niveau<sup>2</sup>. Benyamin Netanyahu a appelé à ce que chaque Israélien crée la « story » de sa famille pendant la Shoah. On peut



La vraie Eva Heyman (1931-1944)

s'attendre donc à ce que d'autres objets mémoriels naissent, confrontant les professeurs d'Histoire à des situations inédites avec leurs élèves. Leur rôle est de montrer que le savoir historique se construit autrement, à partir de sources, selon

une démarche d'analyse critique, mais évidemment bien moins attrayante qu'une mise en images fondée sur des ressorts émotionnels auxquels il est difficile de

résister<sup>3</sup>. Plus que voir Eva.stories, il vaudrait mieux que les élèves lisent son journal. Mais combien le feront ?

Sandrine Peyrac

1. *Eva Lányom*, Budapest, 1948 ; traduction française : *J'ai vécu si peu* (trad. Jean-Léon Muller, préface de Carol Iancu), éd. des Syrtes, Genève, 2013.

2. En Israël, cette story a été « likée » par B. Netanyahou comme Benny Ganz. Elle a aussi reçu le soutien de très nombreux gouvernements étrangers, dont la Hongrie d'Orban. Eva.stories a donc aussi une dimension diplomatique, voire géopolitique. Cet aspect pourrait faire l'objet d'un autre article.

3. Je n'ai pas détaillé non plus les aspects purement techniques tels que la possibilité de « liker » les différentes scènes, de déposer un message à Eva, de commenter, le parti pris de rajouter des gadgets (cœur, paillettes, etc.) comme le font les utilisateurs d'Instagram.

## Elisabeth Kühnen (1898-1992)

**E**lisabeth Kühnen est née le 1<sup>er</sup> février 1898 à Chemnitz en Allemagne. Elle passe sa scolarité au lycée Victoria-Luise à Berlin-Wilmersdorf entre 1905 et 1915. Par la suite, de 1915 à 1917 elle suit une formation d'horticultrice dans le sud de Berlin à Marienfelde, puis elle travaille comme horticultrice jusqu'en 1921. C'est en 1918 que naît sa fille Johanna Katarina (« Käte »). Elisabeth Kühnen a vraisemblablement rencontré le père de sa fille, l'écrivain et communiste, Alfred Kurella (qui jouera un rôle imminent dans la politique culturelle en RDA à partir des années 1950) dans les mouvements de jeunesse « Wandervogel » très en vogue à l'époque à Berlin. En 1929, Elisabeth entre au parti communiste et travaille pour le Secours Rouge. Après une formation de sténo-dactylo, elle intègre l'agence commerciale de l'Union Soviétique.

En 1932, elle s'installe à Amsterdam avec sa fille « Käte » pour participer activement à la préparation du « congrès mondial de lutte contre la guerre impérialiste » initié par Romain Rolland et Henri Barbusse, qui se déroule à Amsterdam les 27 et 28 août 1932. De retour en Allemagne elle est secrétaire pour une organisation commerciale de l'État allemand. Arrêtée pour peu de temps en 1933, elle décide d'émigrer en France où elle participe à la publication du *Livre brun sur l'incendie du Reichstag et la terreur hitlérienne*, par Willi Münzenberg et d'autres membres du KPD exilés à Paris. Le but de cette publication était d'avertir et d'alerter l'opinion publique française sur l'idéologie nazie et l'arrière-plan de l'incendie du Reichstag à Berlin. À partir de 1934, Elisabeth et sa fille Käte s'installent à Amsterdam où Elisabeth travaille pour le Bureau international des amis de l'Union soviétique. Nous apprenons des détails de ce séjour à travers les lettres échangées entre Elisabeth Kühnen et Alfred Kurella qui vit à Moscou depuis cette même année. Il y est question de la situation matérielle de plus en plus précaire et des projets de

trouver refuge ailleurs. Käte s'installe en Angleterre en 1935 ; Elisabeth tente en vain de la rejoindre ou de trouver un moyen pour passer en Union soviétique afin de retrouver Alfred Kurella. On peut considérer que cela lui a sauvé la vie, car 80 % des Allemands qui vivait en Union soviétique n'ont pas survécu aux purges stalinienne des années 1934-1938. Par ailleurs sa proximité avec les auteurs du Livre Blanc sur l'incendie du Reichstag et ses liens avec le « renégat » Willi Münzenberg la rendaient a priori suspecte aux yeux des fonctionnaires staliens. Une lettre de février 1937 témoigne du désespoir d'Elisabeth face à sa situation sans issue<sup>1</sup>.

Quelques mois plus tard elle se trouve à Barcelone où elle travaille comme journaliste à Radio Barcelone. En 1938 elle rejoint le Parti communiste espagnol. Ce sont les documents dans les archives du Komintern à Moscou qui nous renseignent sur son engagement à côté des Républicains espagnols et sa contribution en tant que journaliste<sup>2</sup>.

Ines était le surnom d'Elisabeth Kühnen, et c'est donc bien elle, cette « allemande. Secrétaire (sic!) de Albin » qui collabora à la « *Voz de l'Espagne Républicaine* » une station de radio, qui diffusa des émissions dans différentes langues d'Aranjuez près de Madrid. Les émissions en langue allemande étaient diffusées à partir d'avril 1927. Dans une biographie succincte écrite à la demande du comité central du parti communiste espagnol (donc à lire et comprendre avec précaution et esprit critique), l'auteur Gustav Szinda la caractérise comme « (...) Appliquée et sérieuse au travail ; a



Elisabeth Kühnen avec sa fille Johanna Katarina, Käte, été 1919. (Archives Alfred Kurella, Académie des Beaux Arts)

participé de manière active à la vie politique de la cellule du service de la radio<sup>3</sup>. (...)

Par ailleurs, nous disposons d'une série de cartes postales de 1937 et 1938 à sa fille Käte qui nous renseignent sur les conditions de vie et le vécu mouvementé d'Elisabeth pendant cette période. Elle passe de Barcelone à Valencia et écrit de Madrid en janvier 1938 où elle a fait un reportage sur une maternité. Dans la dernière carte du 2 février elle annonce son prochain départ qu'elle regrette beaucoup.

Nous ne connaissons pas la date exacte de son arrivée en France où elle s'est réfugiée. Mais nous apprenons à travers les recherches de Michael Uhl sur Betty Rosenfeld qu'elle se trouve à Oloron St. Marie au printemps 1939. Il est à supposer qu'elle fait partie des membres des Brigades internationales qui suite à leurs dissolutions en septembre 1938, tel Betty Rosenfeld et d'autres, ont dû quitter l'Espagne. Ont-elles été internées dès le début de l'année 1939 à Gurs, puis libérées et assignées à résidence à Oloron ? Seule une recherche dans les archives pourra nous le dire. Ce que nous révèle Michael Uhl, c'est qu'Elisabeth Kühnen et sa camarade Claire Hamburger étaient en contact avec un Comité d'Aide pour les brigadistes internés installé à Paris et qu'elles servaient certainement de relais et de boîte à lettres entre les internés du camp de Gurs et l'extérieur. Comme ses camarades communistes Elisabeth fut internée à Rieucros dès octobre 1939 car considérée comme « dangereuse pour l'ordre public »<sup>4</sup>.



Elisabeth Kühnen a fait partie d'un groupe de femmes qui en 1941 avait suivi le conseil (ou plutôt ordre) du parti communiste allemand de se porter candidate pour un retour volontaire en Allemagne ; ceci dans le but de s'immerger dans un premier temps après leur retour pour ensuite continuer la résistance clandestine. C'était totalement méconnaître la réalité de la situation politique intérieure en Allemagne. Parmi ces femmes, il y avait Dora Landahl, Ida Reseck, Maria van de Maat, Annemarie Günther et Anni Haas. Pour Elisabeth Kühnen cette décision avait des conséquences dramatiques. Rayée du contrôle le 24 février 1941, comme nous pouvons le lire dans le document ci-dessus<sup>5</sup>, elle est livrée à la police

allemande à Bourges puis déportée à Ravensbrück, camp de femmes en Allemagne près de Fürstenberg au Brandebourg à 90 km au nord de Berlin. Arrivée à Ravensbrück le 13.12.1941 en tant que détenue politique, elle porte le matricule 8730. Fin octobre 1944, elle sera transférée au camp de Neu-Rohlau, annexe du camp de Flossenbürg. Ce camp avec ses multiples annexes fournissait des mains d'œuvres pas chères qui travaillaient dans les carrières aux alentours ou dans les entreprises d'aviation Messerschmitt, qui produisaient avant tout des avions militaires. Arrivée le 26 octobre 1944 enregistrée sous le matricule 55237, Elisabeth sera transférée au camp annexe de Neu-Rohlau, qui se trouve aujourd'hui en Tchéquie<sup>6</sup>. Selon les sources, elle aurait travaillé dans les chantiers de céramique de l'entreprise « Bohemia ». Libérée le 27 avril 1945 à Neu-Rohlau, Elisabeth Kühnen va rejoindre le secteur américain à Berlin-Ouest où elle trouvera du travail auprès des troupes d'occupation américaines. Puis elle déménage à Francfort. De toute évidence l'avenir dans une Allemagne communiste ne la tentait pas. L'utopie d'un meilleur monde et de la victoire du communisme n'avait pas survécu à ces expériences concrètes dans les camps. Il se peut que son amitié et l'échange avec Margarete Buber-Neumann qu'elle a rencontré à Ravensbrück et avec laquelle elle s'est liée y soit pour quelque chose. Alors que sa fille Käte vit à Berlin-Est, Elisabeth ne peut pas se décider à s'installer dans la partie ouest de la ville. Nous disposons de lettres écrites à Margarete Buber-Neumann entre 1958 et 1961<sup>7</sup>. Elle y exprime un anticommunisme virulent. Cela s'explique par les révélations sur les purges staliniennes et les victimes sur sa propre famille (Heinrich Kurella le frère d'Alfred, avait été assassiné à Moscou en 1938). Trente-huit ans sont passés avant qu'elle ne puisse revoir sa fille Jo-Käte Koch-Kühnen en 1973. C'est chez celle-ci, à Berlin Est qu'elle est morte à l'âge de 95 ans en 1992.

Ce texte est basé sur le travail de recherche de Jeroen ten Dam (résumé et traduit par Mechthild Gilzmer). Il s'intéresse à sa vie, car la fille de Elisabeth, Johanna Käte était mariée entre 1938-1948 à un oncle de Jeroen ten Dam, le Néerlandais Jan Wijnkoop. Le père de celui-ci, David Wijnkoop, était un des fondateurs du Parti Communiste Néerlandais.

1. Toutes les lettres échangées avec Alfred Kurella se trouvent à l'Académie des Beaux-Arts à Berlin
2. Archives Komintern Moscou, RGASPI, fonds 545-6-20. « Radio 'Voz de l'Espagne Republicaine'. - (Madrid) Camarades qui travaillent à ces émissions »
3. Ibid.
4. Archives Départementales du Tarn, 495 W 27.
5. Ibid.
6. L'auteur tient ces informations de la responsable des Archives du Mémorial de Ravensbrück, Monika Schnelle échangées par e-mail, le 8 juin 2015.
7. Archiv Margarete Buber-Neumann. Deutsches Exilarchiv 1933-1945. Frankfurt am Main.

# Nouvelles de l'association

■ Le mercredi 20 novembre, visite du camp par **Margot**, journaliste venue de Nantes avec son amie Morgane, d'origine lozérienne. Margot, qui s'était intéressée à d'autres camps, voulait réaliser un reportage audio sur Rieucros. Quant à Morgane, si elle en connaissait l'existence, elle avouait avoir quelques lacunes. Aussi les échanges furent intenses.



Morgane, Margot et la présidente Anne-Marie.

Ainsi la notoriété du camp continue à s'étendre au-delà des limites du département...

■ **Deux visites** étaient prévues mais annulées pour cause de confinement.

Le 30 mars une classe de lycéens avec leur professeur Fabrice Gral et le 5 mai le club rando de Florac.

■ Nous avons contacté **Maëlle Maugendre**. Elle est d'accord pour animer une conférence à Mende. Mais la date n'a pas pu être définitivement fixée vu la situation actuelle. Maëlle Maugendre est l'auteur du livre *Femmes en exil*.

À leur arrivée en France, en 1939, les réfugiées espagnoles furent « précédées par trois figures stéréotypées circulant à leur sujet : la femme engagée, la femme « de mauvaise vie » et la victime ». C'est leur histoire que

relate Maëlle Maugendre, par le biais de la catégorisation des groupes de réfugiées. La période de janvier 1939 à novembre 1942 a été analysée grâce à des entretiens avec treize femmes et à des documents français et espagnols. Ces archives orales et écrites permettent de démontrer combien les Espagnoles demeurèrent « dans l'ombre de leurs compagnons d'infortune ». L'un des intérêts de cette étude est de dévoiler les violences qu'elles subirent : celle du verbe, celle du cantonnement à une position subalterne. Ainsi, on leur déniait toute capacité d'action. Pourtant,

certaines seront désignées comme suspectes et internées – seules – à partir de septembre 1939 dans le camp de Rieucros (Lozère). Leur histoire demeure celle de tous les étrangers dans une France qui avait alors oblitéré ses idéaux fondateurs.

Anne Mathieu, *Le Monde diplomatique*, 1<sup>er</sup> mai 2019.

■ **Le 7 mars** discours et **dépôt de gerbe à la stèle de Rieucros** dans le cadre de la Journée Internationale des Droits des Femmes. Il a été rappelé à cette occasion que ces femmes dites « indésirables » : exilées politiques, compagnes de républicains espagnols, juives, communistes, syndicalistes allemandes, autri-

chiennes et... françaises étaient retenues dans ce camp et que 33 d'entre elles furent déportées. Rappel aussi que le 8 mars 1940, ces femmes organisèrent au camp plusieurs jours de fête avec des spectacles et une exposition.

*Elles ont résisté, elles continuent de nous montrer le chemin.*

*L'égalité des femmes est un combat permanent.*

*Nous le constatons aujourd'hui encore.*

*Tous les droits acquis dans tous les domaines, peuvent être remis en cause.*

*L'Histoire continue de s'écrire.*

*Nous devons toutes et tous ensemble Résister et continuer le combat.*

Anne-Marie Savajol-Artes.

**Les présidentes de Rieucros et du CIDFF Mesdames Anne-Marie Savajol-Artes et Christine Chapelle ont souhaité la présence de deux hommes pour déposer la gerbe.**



■ **Le 28 février** rencontre d'Anne-Marie Savajol-Artes et Danielle Lasserre avec **Monsieur Laurent Suau, maire de Mende**, pour parler de l'aménagement du camp. Compte rendu de notre présidente « Déplacer le portail le gêne par rapport aux deux propriétaires des bâtiments. Il prévoit une réunion à la mairie pour discuter avec l'architecte sur où mettre la stèle, comment organiser l'ensemble, etc. Il a envie de mener le projet à son terme ».

**Aquarelle donnée à notre association par Jimmy Louvatière. Sa maman Raymonde était internée au camp de Rieucros. Ces aquarelles ont été trouvées par son fils après le décès de sa maman.**



**Pas d'Assemblée générale le 16 juillet 2020. Report peut-être en fin d'année.**

■ **Claude Laharie**, historien du camp de Gurs nous informe qu'il vient de terminer **un petit livre sur les camps** (300 000 signes), que lui avaient demandé les Éditions Cairn. Rieucros y figure en bonne place. Tout est bouclé, il ne lui reste plus qu'à recevoir la préface de Denis Peschanski. Nous ne manquerons pas de vous aviser de la sortie de ce livre.